

ESPRIT D'UNE METAPHYSIQUE D'OC

INTRODUCTION A UNE DIALECTIQUE DU BIEN ET DU MAL

Dans l'évolution du monde visible, les apparences distinctes se présentent comme soumises à la nécessité de devenir sans cesse autres qu'elle ne sont. Prises dans la durée, elles sont toujours en péril de passer à un ordre de réalité différent de celui qu'elles incarnent un instant. Elles ne peuvent pas se maintenir dans leur essence. Elles se détruisent sans perdre l'être et c'est au moment où elles atteignent le point extrême de leur propre limitation qu'elles se haussent à une complexité plus profonde, plus réelle où notre esprit reconnaît son progrès personnel, son singulier désir de perfection. Qu'on ne songe point ici à la dialectique Hégélienne, car l'objet n'y émerge point du néant pour passer à l'être. Il est en quelque sorte au sein d'une crise continue où sa durée, se mirant dans notre esprit, semble « progresser » d'un *moins être* à un *plus être* sans qu'il puisse jamais sortir de l'existence phénoménale — celle que la conscience conditionne — ni pour s'anéantir ni pour rejoindre l'unité dont il s'est mensongèrement distraité. C'est parce que cette progression vers l'être total semble tout entière n'exister que pour l'esprit qu'on peut parler d'une dialectique du bien et du mal où le mal physique, le mal moral, le mal métaphysique se laissent finalement réduire à un mal de la connaissance ou, plus simplement, à la présence du mensonge dans le monde. Connaître l'univers, tel qu'il est, c'est en exclure l'erreur et le mal du même coup, c'est l'abolir en tant que distinct de Dieu.

L'ETRE

Pour Dieu, il ne se passe rien. Il ignore totalement le développement de ce monde illusoire, ou si vous préférez, son

être est tel que par rapport à lui les êtres « distincts » ne sont que néant. Il ne cesse de dire au monde émané de lui et à l'homme : « Tu es celui qui n'es pas ». Ce qu'il est échappe à toute détermination. Il est pour nous inconnaissable, et l'on ne peut que proclamer avec Scot Erigène sa « superessentialité » et définir négativement l'être « où il est » en l'opposant à l'être où nous nous mouvons. Le « superesse » de Dieu n'est pas le contraire du *non-être*, parce que, comme le dit Scot Erigène, Dieu est non-être, si l'on entend par « être » notre mode d'existence. Mais quand nous redescendons vers cet être qui est le nôtre et que nous mettons abusivement à l'origine de toutes choses, puisque nous ne concevons rien qui fût avant lui, nous devons convenir que c'est par la notion que nous nous en faisons que l'erreur s'introduit dans notre esprit. Nous admettons que l'être de la pensée précède la pensée alors qu'au contraire c'est la pensée qui pose l'être. Il n'est pas la condition d'existence de la pensée, il est *sa limitation*, sa détermination. Dans le monde phénoménal la pensée n'a point d'être *antérieur à la pensée*. Et c'est elle qui confère l'existence aux choses qu'elle limite à son gré.

C'est pourquoi la conscience individuelle ne se connaît qu'à l'occasion des objets qu'elle pose. La pensée impersonnelle de Dieu, au contraire, est le sujet unique où les idées « distinctes » que sont les êtres conscients se saisissent dans l'acte même par lequel il les pense comme objets. Ainsi chaque apparence est Dieu avant de se vouloir ce qu'elle est. Mais Dieu n'est pas en elle. Ainsi chaque apparence, devenue consciente, ne sait plus qu'elle est Dieu, mais veut se saisir dans son essence illusoire, dans ce qu'elle n'est pas, et elle se cherche jusqu'au seuil du rien. En effet, le « superesse » de Dieu exclut toute limitation, toute connaissance privative et les possibilités qu'il garde en son sein, y sont toutes représentatives de la totalité de l'« un ». L'acte par lequel une apparence vivante, se sachant Dieu, se limite pour ressaisir en elle le divin qui lui échappe, est l'erreur fondamentale de la conscience finie. Plus elle se cherche, moins elle se trouve, et moins elle se trouve plus elle se sépare de Dieu.

LE TEMPS ET « LES POSSIBLES »

L'impuissance où sont les êtres de se maintenir dans leur forme éphémère au niveau de ce monde qui toujours varie et se perd, appelle nécessairement le concept d'une réalité qui domine les changements et les sous-tende. L'immolation de l'être à l'être est l'expression même sur le plan phénoménal de

la Permanence absolue de l' « Unique ». Les métamorphoses du monde n'ont lieu que dans l'esprit : elles sont un regard inconstant promené sur les possibilités éternelles de Dieu. Sans que la perfection de Dieu en soit en quelque façon affectée ou troublée, l'Esprit suscite l'étendue où il puisse juxtaposer les êtres sans les confondre, le Temps, qui confère aux choses toute leur réalité illusoire en les immobilisant dans le courant du successif, en détachant les « possibilités », telles qu'elles sont dans l'éternel, de leur « devenir » infini. Si les plantes, les animaux, les pensées mêmes se développaient « sans temps » tout serait immédiatement brouillé et rendu au chaos. Si l' « erreur » était éliminée du monde conscient tout serait immédiatement rendu à l'Un : la négation du Temps rendrait les choses à l'Unité, les restaurerait dans leur pure possibilité, les ferait retourner à l'indéterminé, comme les couleurs du spectre à la blancheur.

Mais il ne peut pas en être ainsi : la volonté d'être dans le temps est inséparable de la volonté même de vivre. Elle est primitivement en Dieu lui-même comme une volonté de se saisir le plus intensément possible. Dans le domaine du mensonge et de l'erreur où elle tombe nécessairement, cette prise de conscience ne peut qu'être à la mesure de la limitation. Elle est succession et temps. C'est le temps qui permet à chaque être de se saisir comme distinct de Dieu, c'est-à-dire comme n'existant pas, tandis qu'il croit par là, se rendre son égal. Le temps est l'illusion même où tombe l'être « fini » quand il veut se sentir vivre en ce qu'il n'est pas. Et l'on voit qu'il faut nécessairement que tout être soumis au temps, traverse l'enfer de la limitation, de l'égoïsme, du mal, pour trouver enfin la liberté de se nier lui-même.

Il n'y a que le Temps fugitif qui puisse faire tomber les possibilités divines sous l'angle de vue du fini, mais il condamne à mort, du même coup, ces apparences, parce qu'il n'est pas permis à ces « idées divines » qu'elles sont en dernière analyse, de se saisir dans une forme finie autrement que « mensongèrement » et dans l'instant même qui précède leur dissolution. La signification que nous présentent les choses — car, répétons-le, c'est dans la conscience du monde, c'est-à-dire dans l'homme, que se joue l'illusoire — laisse déborder de partout hors du sensible immédiat, le caractère infini de leur essence. Ce qui a voulu être un arbre, être le regard, être la femme est toujours cela plus autre chose encore. Ce qui s'est limité un temps à la forme de l'arbre, à l'éclat du regard, à la beauté de la femme, devient dans le temps même que nous les percevons le miracle de leur transformation future. Les for-

mes explosent, libèrent l'éternel dans le présent, chassent le temps, font disparaître la signification pratique sous la signification de beauté, la signification de beauté sous la signification magique. Ce n'est point par une erreur de son essence que le vouloir-vivre s'étrangle en une forme qui l'arrête en même temps qu'elle le manifeste : Il progresse à sa façon. Mais c'est par erreur que l'esprit le limite à l'immédiat en refusant de saisir son au-delà préfiguré dans le présent. C'est en poursuivant l'être inépuisable que la forme a voulu devenir consciente, mais elle ne pouvait pas ne pas se fermer du même coup le monde de l'indéterminé. Or, s'il est vrai que les possibilités de Dieu, hors du temps, peuvent apparaître à la conscience-temps comme des objets concrets, limités, coupés de leur développement même, il n'est pas possible à la conscience de les saisir sans tomber dans l'erreur et sans qu'elle se croie elle-même plus réelle dans sa « distinction » où elle n'est pas, que dans l'absolu qu'elle représente vraiment. Mais la conscience du monde, plus elle s'enracine dans l'égoïsme et le mensonge, plus elle poursuit son expérience de la matière, plus elle se fait apte à penser les possibles, sinon dans l'unité de Dieu, du moins dans l'idée d'espace et de temps, plus elle apprend par cela même à saisir hors du temps les déroulements des aspects de Dieu et dans l'espace qu'elle vide de tout concret, l'immatérialité qui est le sens suprême de la matière. Au comble de l'erreur, l'homme peut violenter la beauté qui le tente, l'humilier, la détruire. Cette rage n'est que la manifestation grossière du même amour qui pousse l'homme plus libéré à rechercher la signification la plus parfaite de la femme qu'il adore. L'homme n'a qu'un devoir : *attribuer à chaque phénomène son sens le plus parfait*. Au comble de la libération, l'homme qui du fond de sa conscience, créée par l'élan le plus égoïste de l'univers, arrive à se nier lui-même, rend à la fois le monde à Dieu et soi à sa véritable essence.

La dialectique du bien et du mal, loin d'être l'expression d'un dualisme substantiel et irréductible ne représente que l'élimination progressive au sein de la conscience humaine, de toutes les erreurs inconscientes et conscientes par quoi le monde se limite à lui-même. Elle pose que tout être se soumet au temps pour se sentir être et qu'il subit nécessairement l'épreuve du mal (sous sa triple forme : physique, morale, métaphysique) pour arriver à la vie impersonnelle et qu'en réalité le vrai mode d'être de la conscience est le retour à ce qu'elle ne cesse jamais d'être : possibilité infinie au sein de Dieu.

René NELLI.